FEUILLETON 67

CRIME DE PASSION

Par Jules MARY

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVADÉ

— Hélène, m'aimez-vous ? redisait-il avec une tendresse obstinée.

Elle se tordait les mains, dans la torture qui l'obligeait au silence, les yeux humides de larmes désespérées.

— Hélène ! dit-il encore, ma chère Hélène !

Alors, tout son courage s'amollit ; toute sa résistance s'évanouit ; elle baissa la tête.

— Oui, je vous aime, dit-elle très bas.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Il se précipita sur les mains de la jeune fille.

Et comme elle chancelait, il la retint.

— Encore ! Dites-le moi encore !

— Oui, je vous aime... mais votre amour est inutile, mon Noël, je ne serai pas à vous... vous souffrirez à cause de moi, je souffrirai à cause de vous, et il eût mieux valu que nous ne nous fussions pas aimés !

— Vous m'aimez ! murmurait-il dans son ivresse, ne faisant attention à rien de ce qui n'était pas cet aveu...

— Je vous aime et je vous jure que je n'aimerai jamais que vous... Et cependant, oubliez-moi, oui, éloignez-vous de moi, car un jour vous me haïrez et vous me traiterez de parjure...

— Hélène ! Vous songez à un autre !...

— Peut-être !

— A un autre que vous n'aimez pas !...

— Je n'aime que vous...

— A un autre que vous épouserez peut-être ?

— Peut-être !

— Mais c'est impossible... Est-ce que vous croyez que je laisserais faire un pareil mariage, que je ne m'y opposerais pas de toute la force, de toute l'indignation, de tout le droit que me donne votre amour...

— Voilà pourquoi je vous ai dit que je ne serais jamais à vous et qu'il fallait vous éloigner de moi.

Il resta interdit, l'interrogeant du regard, ne la comprenant pas, désolé.

— Il y a dans vos paroles, dans vos réticences, dans vos allusions, un mystère que je ne peux pas deviner... Si vous m'aimez comme vous venez de me le dire, pourquoi ne vous confiez-vous pas à moi ? Je vous conseillerai... au besoin je vous protégerai...

— Non, non... n'insistez pas...

Il dit sourdement :

— Savez-vous bien que si je vous voyais quelque jour [illegible] bras d'un autre, sachant que vous ne l'aimez pas, je serais capable de le provoquer, celui-là, et de le frapper.

Oui, oui, je prévois bien des malheurs et tout cela par ma faute, par ma faute... Pourquoi m'avez-vous aimé ?... Pourquoi vous ai-je laissé voir que je vous aime ?

Sa belle tête s'inclina sur l'épaule de Noël Labarthe.

Elle se mit à pleurer.

Et lui, le cœur bouleversé, la caressait, couvrait de baiser ses cheveux, ne trouvant rien pour la consoler, pour sécher ses larmes, se débattant au milieu de ce mystère entrevu comme un homme cherchant son chemin dans des ténèbres impénétrables.

Il lui dit, à voix basse :

— Votre secret, je le découvrirai...

— Hélas ! non, mon ami...

— Je le découvrirai, vous dis-je, oh ! je vous sauverai malgré vous.

Elle redevenait plus calme.

— Avant que vous me quittiez, je voudrais une promesse de vous, mon ami... un serment, même, s'il se peut...

— Un serment !

— Je voudrais que jamais plus vous ne me parliez de votre amour et que jamais plus vous ne me demandiez compte du mien...

— Je ne ferai jamais pareil serment, je ne le tiendrais pas...

Elle soupira.

— Alors, mon ami, pardonnez-moi dès aujourd'hui tout ce que vous souffrirez à cause de moi...

Elle s'assit, accablée, dans un fauteuil, sous les hautes plantes qui faisaient au-dessous de sa tête un dôme superbe de verdure.

Il comprit qu'elle désirait être seule.

Il lui étreignit une dernière fois la main en disant :

— Mon amour, à jamais, quoi qu'il arrive !

Et il sortit.

Quand il traversa le salon, Savinien n'était plus là !

III

L'aventurier

L'aventurier était monté auprès de Renaud, sous prétexte de prendre congé de lui, avant de retourner aux Ecuries, où il habitait toujours.

Lorsqu'il frappa à la porte du petit salon cabinet où Renaud se tenait de préférence et qui était contigu à sa chambre à coucher, personne ne lui répondit.

Cependant, comme il croyait être sûr, quelques minutes auparavant, d'avoir entendu Renaud rentrer chez lui, il frappa de nouveau, puis entr'ouvrit la porte.

Renaud était étendu sans mouvement dans un fauteuil, pris d'une de ces faiblesses qui se renouvelaient si fréquemment et contre lesquelles il ne pouvait réagir.

Celle-là avait dû le surprendre brusquement, car, Savinien le savait, toutes les fois qu'il se sentait menacé, le malheureux s'enfermait, afin d'épargner à sa femme, si elle survenait tout à coup, la vue de ce moribond en lutte contre la mort !

Près de lui, un flacon d'éther, mais il n'avait eu ni le temps, ni la force de le déboucher.

Et il gisait là, les bras ballants, blême, immobile.

Savinien le contempla, du haut de sa force et de son âme criminelle : il contempla cette faiblesse avec un sourire méprisant.

Est-ce que cela avait besoin de vivre ? Et quelle joie cela trouvait-il dans la vie ? Est-ce qu'au lieu de traîner une existence aussi misérable, cela ne ferait pas mieux de rentrer dans le néant ?... Un souffle l'eût brisé !... Une simple poussée l'eût fait basculer dans la tombe !... Et devant ce corps qui vivait à peine, Savinien se sentait plus robuste, plus orgueilleusement fort !

Mais il n'avait aucun intérêt à ce que Renaud mourût.

En le disant à Hélène, un jour, il n'avait pas menti.

Au contraire, la vie de Renaud lui était utile, servait présentement ses projets.

Renaud mort, sans enfant, c'était la fortune retournant aux Richar[illegible] et de nouveau la misère pour les d'A[illegible].

Il lui fallait maintenant le mariage de Martial avec Hélène ! Malgré l'amour de sa cousine pour Noël Labarthe, il était sûr qu'il arriverait à ce dénouement. Ne la tenait-il point, dans ses mains puissantes, par l'épouvante qu'elle avait de lui ? Plus grand serait son amour pour Noël Labarthe et plus forte serait aussi la terreur qu'elle aurait de Savinien !... Car ce qu'elle devait redouter par-dessus tout, c'était une révélation à Noël de ce qu'elle avait jadis rêvé, de ces projets devant lesquels n'avaient point reculé les rancunes amoncelées dans son âme ! Une pareille révélation eût tué l'amour de Noël et eût remplacé cet amour par de l'horreur ! Elle le savait ! Et Savinien, tant qu'elle aimerait Noel, resterait son maître !...

Comme Renaud ne revenait pas à lui, Savinien le soigna, avec, du reste, une indifférence absolue.

Au bout d'une demi-heure cette syncope cessa.

Renaud ouvrit les yeux et s'agita un peu.

Il reconnut Savinien et lui sourit.

— Ah ! c'est toi... Tu étais là.... c'est toi qui m'as soigné... Je n'avais pas eu le temps de m'enfermer... Et je n'ai même pas eu la force d'étendre le bras jusqu'à ce flacon d'éther... Comme je suis faible, jamais je ne me suis senti aussi mal !...

Il passa lentement la main sur son front que mouillait de la sueur froide.

— C'est après une de ces crises, c'est dans un de ces abattements étranges que je voudrais que M. Gordon me trouvât, il jugerait mieux des ravages de cette maladie et sans doute prendrait des moyens plus énergiques.

— Veux-tu que j'aille le chercher ?

— Je n'osais pas te le demander...

— Je pars à l'instant.

— Sois prudent. Pas un mot à Marguerite. Lorsque je serai forcé de me mettre au lit, quand la fin viendra, si elle doit venir bientôt, il sera temps de lui apprendre la vérité... Ma pauvre Margot !

Il essuya les larmes qui lui vinrent aux yeux.

Puis, après un silence :

— Seulement, comme j'ai peur de rester seul, envoie-moi Hélène ! J'ai souvent recours à elle dans ces faiblesses... Elle restera auprès de moi jusqu'à l'arrivée du docteur...

Savinien lui obéit. Il descendit, trouva Hélène au salon, rêveuse, les yeux fermés, repassant dans son esprit les paroles de Noël qu'elle entendait encore et se laissant aller au seul bonheur qui lui fût possible : celui qu'elle trouvait dans son rêve.

Savinien ne fit aucune allusion à ce qu'il avait surpris, à la scène dont il avait été témoin.

Il faisait son profit de tout, silencieusement.

Tôt ou tard, si l'amour devenait pour Hélène un danger, alors il serait bien temps de s'interposer.

— Hélène, ton frère a besoin de toi. Il est souffrant et ne voudrait pas rester seul pendant que je vais chercher le docteur Gordon.

Elle ne répondit que d'un signe et immédiatement monta auprès de Renaud.

Cinq minutes après Savinien galopait vers les Rouches.

Hélène fut effrayée de l'état de faiblesse dans lequel elle trouva le comte. Elle crut à quelque tentative criminelle de Savinien. Et dans le sentiment d'épouvante qu'elle en conçut, elle ne retint pas un cri d'horreur et se précipita aux genoux du malade, éperdue.

(A suivre.)

IMMEUBLES
A Vendre

Etude de Me Albert POIROT, notaire à Remiremont (Vosges).

—o—

A VENDRE

par adjudication publique

Le Samedi 24 Mai 1902, à 2 heures du soir, à Remiremont, en l'étude et par le ministère de Me POIROT, notaire, LES

Établissements industriels

de la Compagnie Vosgienne de Filature et de Tissage, Société anonyme dont le siège est à Paris, 45, rue Taitbout, en liquidation.

Premier Lot :

USINES

de Saint-Amé et du Syndicat, canton et arrondissement de Remiremont.

I. — 1° Une grande Propriété industrielle, connue sous le nom d'Usine d'Autrive, commune de Saint-Amé, comprenant une Filature de coton de 11,422 broches ; un Tissage de 253 métiers ; une Machine à vapeur de la force de 350 chevaux ; une Maison d'habitation ; divers Bâtiments industriels et Cités ouvrières.

2° Divers Terrains, nature de Pré et Champ, à proximité de l'Usine, d'une contenance totale d'environ 3 hectares 66 ares 13 centiares.

II. — L'Usine de Peccavillers, commune du Syndicat près la station du Chemin de fer de Syndicat-Saint-Amé, comprenant : une Filature de coton de 4,364 broches ; une Machine à vapeur de la force de 200 chevaux ; divers Bâtiments industriels ; une Propriété d'agrément et Terrains y attenant, d'une contenance de 81 ares 98 centiares.

III. — Le droit au bail jusqu'au 1er Mai 1907, d'un Etablissement industriel sis au Pont de Cleurie, et ses dépendances, renfermant 54 métiers à tisser, appartenant à ladite Société.

Loyer annuel :

Mille deux cents quatre-vingts francs, ci...... 1,280 fr.

Deuxième Lot :

USINE

de Rehaupal, canton de Corcieux, arrondissement de St-Dié.

Une Propriété industrielle située au village de Rehaupal, comprenant un Tissage de Coton de 96 métiers, une Roue hydraulique de la force de 20 chevaux, une Machine à vapeur de la force de 30 chevaux ; divers Bâtiments industriels ; 2 Cités ouvrières et Terrain nature de jardin potager, aisances et pré, d'une contenance de 101 ares 40 centiares.

—

Nota. — Les acquéreurs seront tenus :

1° De reprendre les marchandises sur métiers, en magasin ou en stock, les approvisionnements et tous objets mobiliers n'étant pas immeubles par destination, aux prix fixés à dire d'experts et payables au comptant.

2° De continuer jusqu'à leur expiration tous marchés quelconques en cours, traités par ladite Société.

—

Jouissance immédiate.

—

Pour tous renseignements s'adresser :

A Paris, 45, rue Taitbout, au siège de la Société ;

Et à Remiremont, en l'étude de Me Poirot, notaire, dépositaire des titres de propriété et du cahier des charges.

MAISONS

A Vendre et à Louer

Et CAPITAUX à placer

sur hypothèques à 4 o/o.

S'adresser à M. Fl. BONDUEL, rue Basse, 47, à Lille. 8009

DEMANDES ET offres d'emploi

BONNE Servante est demandée chez M. Rogez-Lavigne, Pharmacien à Bruay (P.-de-C.). Certificats exigés. — Bonne place. 8138

JEUNE HOMME 24 ans, libre de tout service militaire, au courant d'un bureau, de la vente du magasin et des expéditions, demande place. — Références de premier ordre. Réponse au bureau du journal aux initiales R.P.D.500. 8.9—8152

JARDINIER-POTAGER Lauréat des Concours agricoles, demande journées, Lille ou environs. — S'adresser à M. Victor Duriez, à Seclin. 4.6m—8068

RECOMMANDÉ Homme marié, 28 ans, bonne instruction, ayant occupé différents emplois dans importantes usines comme contre-maître, comptable, etc., demande emploi analogue ou bonne représentation. S'adresser à M. Dubois, rue Gambetta, 21, Lille. 4-5.8055

Une Femme habitant la campagne, abondante en lait, désire nourrir un enfant au sein. S'adresser chez M. Corbel, à Lannoy. 8151

AGENT GÉNÉRAUX sont demandés pour assurances, app. mensuels 150 fr. et remises. Ecr. à M. d'Arlan, insp. 85, boul Voltaire, Paris. 8074

Nourrisson On désire placé nourrisson à la campagne. Ecrire conditions, renseignements, rue de la Petite-Allée, 5 bis. 8095

Comptable sérieux connaissant banque et partie double, vérification sûre et expéditive, demande emploi. Réponse au journal, initiales J. L. V. n° 2. 8145

Chef de Musique très capable, compositeur, prendrait la direction d'une bonne société : Harmonie, Chorale ou Fanfare. — Ecrire à S. V., poste restante, Roubaix.

On demande des Peintres (bons ouvriers), chez M. Louis Savannes, à Rouges-Barres, près de La Funquée, à St-Maurice. 8131

TRAVAIL facile partout à faire chez soi, bien payé de suite. Ecrire à M. Charles, à Saint-Maur-des-Fossés (Seine). 28—8136

EXPOSITION Tissus, Soieries, bon étalagiste, ayant fait installations Paris 1900, désire s'entendre avec négociant pour faire vitrine. Références de premier ordre. Réponse au bureau du journal aux lettres R. C. 8041

Menuisier Bons ouvriers sont demandés chez M. Delamonica, derrière l'usine de Fives-Lille. 8123

On demande une Servante d'un âge mur, sachant faire cuisine bourgeoise et entrenir ménage pour servir homme seul, l'on exige de bonnes références. Réponse au bureau du journal aux lettres S.V. 7.8—8120

PEINTRES On demande de bons ouvriers peintres, à Saint-Luc, Marché au beurre, chez M. Van Mulders Porte d'Estaires, à La Bassée. 8100

Un Employé libre une partie de la journée demande à s'occuper de représentations diverses, Assurances, peut faire copie d'adresses au 100, 1000, chez lui, encaissements, etc., pour adresser catalogues, lettres et échantillons. Ecrire à M. DAUTRICOURT, à Leforest (Pas-de-Calais). 7.8.9—8125

Grains, Huiles, Tourteaux Ex-fondé de pouvoir d'une très importante Maison d'Importation du Nord, demande place d'employé intéressé dans négoce ou fabrique. Fournira références. Réponse écrite au bureau du journal aux lettres E.H. en donnant détails et conditions. 7.8—8118

BONNE On demande de suite une jeune fille de 18 à 20 ans. — Prendre l'adresse au bureau de l'Avenir, Roubaix.

La Maison CLAYS offre pour le dehors une personne comme lingère dans un Hôtel. S'adresser 82, rue de l'Hôpital-Militaire, Lille. Même adresse on demande Cuisinière. 8121

Couturière On demande demi-ouvrières et apprenties, rue de la Bassée, 26, Lille. 8124

APPoint. 75 fr. pr mois pr vente huiles, savons, fortes remises. Savoye fils, à Salon (B.d.R.) 5.12.19.26.M.8082

Retraité actif et sérieux, ayant de très bonnes références, désire petit emploi. Prétentions absolument modestes. S'adresser au concierge, 28, place au Bleuets, 28, Lille. 7.9.11—8130

Une jeune personne parlant trois langues, demande emploi comme demoiselle de magasin ou buffetière. S'adresser à Mme Clays, rue de l'Hôpital-Militaire, 82, Lille. 8144

Femme de Ménage Personne libre toute la journée demande ménage ou journée. S'ad. Square Ruault, 31, Lille 8128

AVIS DIVERS

IMPUISSANCE pertes séminales, incontinence d'urine. Guérison assurée par les Pilules FERRAILLE. Prix : 4 francs, envoi franco contre mandat, pharmacie A. FERRAILLE, rue de Paris, 283, LILLE.

ÉCOULEMENTS RÉCENTS ou ANCIENS Guérison rapide et assurée par L'INJECTION JAPONAISE Prix 3 fr.; franco mandat 3.85 Pharmacie A. Ferraille 283, r. de Paris, LILLE

Le DÉTECTIVE Office 30, rue de Roubaix, LILLE indique à toute personne gênée.

PRÊTEUR d'argent au taux légal. Capitaux disponibles pour commandites et divers. 8150

AU CORSET ÉLÉGANT

Maison Vandorpe-Lava

61-63, Rue des Fabricants

ROUBAIX

Tous les premiers vendredis de chaque mois : Solde de Corsets et Jupons dont les séries ne sont plus complètes.

VENTE A CRÉDIT

A LA NOUVELLE MAISON

51, RUE DU CHEMIN DE FER

ROUBAIX

Tissus, Vêtements confectionnés et sur mesure pour hommes, jeunes gens et enfants, Confections pour dames, Nouveautés, Draperie, Lingerie, Chapellerie, Chaussures, Meubles, Literie, Poêlerie, Articles d'éclairage, Horlogerie, Bijouterie, etc., etc.

UNE ANNÉE DE CRÉDIT

Conditions spéciales à MM. les Fonctionnaires et Employés d'Administration

Bureau auxiliaire : 43, Rue des Ursulines, Tourcoing

COMPAGNIE DU GAZ de Roubaix

Sulfate d'Ammoniaque

Garanti 20/21

PRIX ACTUEL :

30 fr. les 100 kilos, brut, pour 1.000 kilos et plus.

31 fr. les 100 kilos, pour quantités inférieures.

S'adresser rue de Tourcoing, 58, Roubaix.

ETOURDISSEMENTS BRUITS D'OREILLES guéris par le nouveau remède de M. F. BIENFAIT, à BOURGOIN, (Isère). Indications gratis.

BELLENGUEZ

61, Bd de la Liberté, 61

Complet 45 fr.

Pardessus 35 fr.

LA MAISON NE FAIT QUE SUR MESURE

BON GÉNIE DE LILLE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4

VENTE A CRÉDIT

de toutes espèces de Marchandises aux conditions les plus larges

Prime à tout Client recommençant un nouveau compte

PREMIÈRES COMMUNIONS

SAISON D'ÉTÉ. — Immenses choix de Vêtements d'Hommes, Dames et Enfants, tout faits, et de Draperies et Tissus fantaisie Haute Nouveauté en tous genres pour Vêtements sur mesure. (Coupe et Façon irréprochables.)

Fabrique de Meubles. — Meubles sur commandes. — Mobiliers en tous genres et Literies complètes.

Livraisons discrètes franco à domicile par la voiture de l'Administration. — Le Voyage entier est remboursé à tout acheteur venant à Lille.

SEULS REPRÉSENTANTS

A Roubaix : M. TRÉFIER, 168, rue du Collège.

A Tourcoing : M. LORIDAN, 24, rue de Gand.

A Croix : M. BROCART, 101, rue Kléber.

PHOTOGRAPHIE ELKAN

74, Rue Pellart, ROUBAIX

PREMIÈRES COMMUNIONS

Portraits très soignés depuis 5 fr. la douzaine

Portraits Artistiques à 10 fr. avec une

MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE MACHINES à DÉCOUPER et FOURNITURES SCIES à RUBAN, TOURS, MACHINES à percer OUTILS FRANÇAIS et AMÉRICAINS pour Bois et Métaux. LE MELLE 42, Rue Lafayette, Paris CATALOGUE Franco 0.60 c.

FEUILLETON 66

LA GRAND-MÈRE

PAR

Emile RICHEBOURG

DEUXIÈME PARTIE

Les Misérables

— Je reconnais les belles qualités de M. de Verboise ; toutefois, je crains que, dans sa société et celle de ses amis, tu ne contractes des goûts de plaisirs et de dépenses.

— Comme tu juges mal le baron ! Mais il est la simplicité même ; il se plaint souvent d'être obligé d'aller dans le monde, de fréquenter de hauts personnages ; il préfère à toutes ses grandes relations, dit-il, l'intimité du salon de ma mère. Enfin, petite sœur, il ne cesse de me donner de bons conseils.

— Et les suis-tu, ses conseils ?

— Dame, autant que je peux. Que veux-tu ? je n'ai pas ta sagesse. Mais, vois-tu, si fou que je sois, je ne le suis pas assez pour ne point me préoccuper de ton avenir, de ton bonheur. Geneviève, c'est très sérieux ce que je viens de te dire : M. de Verboise t'aime...

— Assez, Albert, assez !

— Petite sœur, avoue-moi que tu penses toujours à Henri Merson.

Une fois encore, le rouge monta au front de la jeune fille.

— Albert, dit-elle, je t'ai déjà prié de ne pas revenir sur cette question.

— Il faut que j'y revienne, puisque tu t'obstines à aimer un homme qui, par sa conduite présente, prouve qu'il ne t'a jamais aimée.

— Albert, tais-toi !

— Pourquoi me tairais-je ? Est-ce que tu crois que je suis content de la façon dont M. Henri Merson agit envers ma sœur ? En vérité, on croirait que nous ne le valons pas ! Il a du talent, soit : mais à qui le doit-il, son talent ? A qui doit-il d'être quelque chose aujourd'hui ? A notre père. Ce monsieur est un ingrat, voilà tout, et je ne me gênerai pas pour lui dire tout ce que je pense de lui à la première occasion.

— Albert, je te défends de dire une parole désagréable à M. Merson.

— Mais ce qui m'anime plus fortement encore contre lui, c'est que tu le soutiens. Je ne comprends pas cela, non, je ne le comprends pas ! Ah ! les femmes ont pour certains hommes des indulgences particulières ! Comment, voilà un monsieur qui, après avoir été pour toi feu et flammes, est devenu tout à coup de glace ! On ne le voit presque plus. Tiens, l'autre jour, en ta présence, je l'observais ; eh bien ! il avait l'air d'un homme qui songe à son propre enterrement. Hier, je l'ai rencontré ; s'il avait pu m'éviter, il l'aurait fait. Il était embarrassé, ne trouvait rien à me dire. Toutefois, il ne put se dispenser de me demander de tes nouvelles ; mais ton nom paraissait sortir avec effort d'entre ses lèvres.

— Pauvre Henri ! pensa Geneviève.

De douloureuses réflexions envahissaient son cœur.

— Petite sœur, reprit le jeune homme, adoucissant le timbre de sa voix, je te fais de la peine, je le vois bien, pardonne-moi ! Ce n'est pas de ma faute si j'ai de ces indignations. Mais ce dont tu peux être sûre, bien sûre, c'est que je t'aime, ma sœur chérie. Tu souffres, je le sais depuis longtemps. Ah ! si je pouvais tout changer... Sache-le bien, Geneviève, ma bonne sœur, le plus grand plaisir de ton frère est de te voir heureuse.

— Je le sais, Albert ; va, je connais ton cœur... Cependant, quand tu juges certaines choses, fais bien attention à ne pas te faire tromper par les apparences. Et puis, je t'en conjure, ne manque jamais de prudence : apprends à garder tes secrets et surtout ceux des autres.

En faisant cette recommandation à son frère, Geneviève pensait à la comtesse et à sa fille, dont elle redoutait l'adresse insinuante.

— Albert, reprit-elle, notre mère doit trouver que tu restes bien longtemps avec moi ; ne t'expose pas à être grondé, va la rejoindre.

Le jeune homme mit un baiser sur la joue de sa sœur et la laissa.

Restée seule, Geneviève s'absorba dans une profonde rêverie.

Pourquoi le baron de Verboise songeait-il à l'épouser ? Elle trouvait cela singulier ; toutefois, la chose ne faisait naître en elle aucune émotion. Elle aimait Henri Merson et sentait bien qu'elle n'en aimerait jamais un autre. Et Geneviève, comme beaucoup de jeunes filles, quoi qu'on en dise, ne comprenait pas le mariage sans l'amour.

Sans doute, elle conservait toujours au fond de son cœur le souvenir du service que le baron de Verboise lui avait rendu, croyait-elle, et elle aurait cru manquer aux devoirs de la reconnaissance en se permettant un doute sur la loyauté de ses intentions.

Mais la reconnaissance n'est pas de l'amour, et Geneviève ne pouvait avoir pour le baron que de la reconnaissance.

Elle avait parfaitement compris que son frère s'était fait, auprès d'elle, l'interprète du baron : mais elle ignorait jusqu'à quel point celui-ci s'était déjà rendu maître de l'esprit d'Albert. Heureusement, car elle aurait été assaillie de nouvelles terreurs.

Le baron avait bien vite connu les côtés vulnérables du caractère facile du jeune Lionnet, et il lui avait procuré une variété de distractions et de plaisirs.

Le jeune homme ne mentait pas quand il parlait des excellents conseils que lui donnait le baron ; seulement, il ne voyait pas que ce guide complaisant le conseillait toujours de manière à être sûr que ses conseils ne seraient pas suivis.

Le baron agissait comme celui qui conduirait un nageur novice au milieu d'un courant dangereux et l'engagerait à être circonspect.

Quand le jeune Lionnet eut goûté à la coupe des jouissances, il sentit en lui le désir de la vider tout entière.

A l'insu de son père, de sa sœur et même de sa mère, le jeune imprudent se lançait au milieu des écueils périlleux, et le baron, tout en s'attribuant le mérite de chercher à l'arrêter, le poussait sur la pente fatale.

Que voulait-il ?

Probablement livrer un jour le jeune homme pieds et poings liés à la comtesse de Prémorin et à sa fille.

IV

La demande en mariage

Le soir même, Albert s'était empressé de rapporter à son ami, le baron de Verboise, la conversation qu'il avait eue à son sujet avec Geneviève.

Il ajouta :

— Ma sœur reconnait hautement votre mérite, elle apprécie vos belles qualités, vous lui êtes, en un mot, très sympathique ; mais, voyez-vous, tant qu'elle pensera à Henri Merson, vous devez renoncer à l'espoir de vous faire aimer.

— Nous verrons, répondit le baron.

Et, quand Albert l'eut quitté :

— Oh ! cet architecte ! murmura-t-il en grinçant des dents.

Son regard eut un éclair sinistre.

— Comprend-on les femmes ? reprit-il ; comme s'il sentait qu'il me gêne, comme s'il avait le pressentiment de ce qui l'attend, Henri Merson s'éloigne de Geneviève, semble renoncer à ses projets, et, malgré son inexplicable conduite, Geneviève ne cesse pas un instant de penser à lui et veut toujours l'aimer ! Mais nous verrons, nous verrons !

Pensif, il continua :

— Je voudrais bien savoir pourquoi l'architecte est devenu si froid avec Geneviève ; un obstacle se serait-il dressé entre elle et lui ? Il y a là un mystère qu'il faudra découvrir. En attendant, je dois, sans tarder présenter ma demande en mariage ; je ne trouverai jamais un moment plus favorable.

Le lendemain matin, à dix heures, le baron de Verboise arrivait pédestrement du faubourg Saint-Antoine.

Le vieux commissionnaire qui, comme nous l'avons dit, avait cru devoir retarder son voyage à Marseille, était, ce jour-là, à sa place habituelle.

Il vit passer le baron et le suivit des yeux jusqu'à la porte de la maison Lionnet.

— Hum ! hum ! grommela le père Anselme, il vient bien souvent chez M. Lionnet, celui-là. Il faudra que je sache qui vous attire dans cette maison et quel rôle vous y jouez, monsieur Etienne Eris, rue Saint-Denis, monsieur le baron de Verboise, rue Lavoisier, monsieur Passassin, à Nogent-sur-Marne.

Ces paroles du commissionnaire nous disent qu'il [illegible] et découvert ainsi qu'il demeurait rue Lavoisier, où il se faisait appeler baron de de Verboise.

Le père Anselme voulait savoir ce qui attirait le baron chez M. Lionnet ; mais il ne manquait pas de perspicacité, il avait du flair et se doutait bien un peu de la vérité.

Un domestique pria M. le baron de vouloir bien attendre un instant, alla prévenir Mme Lionnet, qui acheva vite de se pomponner et s'empressa de se rendre dans le petit salon où l'on avait introduit le visiteur.

— Quelle surprise, monsieur le baron, quelle agréable surprise ! s'écria-t-elle toute joyeuse.

— L'accueil que vous me faites, madame, répondit-il, me prouve que je n'arrive pas comme un importun.

— Par exemple, se récria la dame.

— Toutefois, madame, je vous prie de me pardonner ma hardiesse ; je ne me présente pas, je le sais, à une heure convenable, et ce n'est pas aujourd'hui samedi, votre jour.

— Monsieur le baron, répliqua-t-elle en minaudant, je reçois mes amis tous les jours.

Il sourit, s'inclina et s'assit sur le siège que lui indiquait Mme Lionnet.

— Madame, dit-il, vous avez déjà deviné, sans doute, que la visite que j'ai l'honneur de vous faire ce matin a un but ?

— En effet, monsieur le baron, j'ai compris cela quand on est venu m'annoncer votre arrivée.

— Jusqu'à présent, madame, depuis que j'ai eu l'honneur de vous être présenté, vous m'avez toujours traité en ami, et j'ai pensé que c'était à vous, [illegible], que je devais d'abord parler de mes espérances.

(A suivre.)